
Culture instituante, culture instituée: un repère pour l'étude du changement culturel

Gérard Bouchard, directeur
Centre interuniversitaire SOREP
Université du Québec à Chicoutimi

I

Chacun à sa manière, les textes composant cette partie abordent un problème commun: comment les données premières, comment les fondements de la culture s'expriment-ils et peuvent-ils être lus et décodés à travers des configurations, des formes, des styles, des aménagements propres à un groupe social ou à une société à un moment donné? Qu'ils soient des construits de l'artefact (mobilier, monuments, architectures) ou de l'intellect (langages, savoirs, liturgies), ces styles, formes et aménagements, une fois réduits au rang d'objets scientifiques, offrent tous la double propriété de différer d'un milieu social à l'autre et de changer dans le temps. D'où la pertinence d'une démarche qui les prend comme traductions et indicateurs d'une dynamique sous-jacente où l'on voudrait peut-être trouver les prémisses de la vie culturelle et collective.

Dans les textes qui précèdent, c'est le cas de Jacques Mathieu qui étudie les variations d'un construit historiographique (les représentations de Jacques Cartier). C'est aussi le cas de Jean-Claude Robert qui, à propos de Montréal, évoque la formation d'un paysage architectural et urbain à travers des processus d'emprunt, d'adaptation et d'invention. Par des chemins différents, Marcel Bélanger et Normand Séguin font voir comment les choix, les tensions et les

enjeux culturels s'impriment dans l'espace devenu à la fois objet et reflet de la culture. Enfin Hubert Watelet, prenant à témoin la tradition historiographique des *Annales* de Lucien Febvre et Marc Bloch, reconstitue l'édification d'une démarche scientifique et d'un nouveau paradigme à partir d'une vision du monde – assimilée ici aux couches profondes de la culture.

Ces contributions appellent deux types de commentaires : d'abord des remarques ponctuelles, sous forme de questions, puis une réflexion de portée plus générale – qui prendra la forme d'une suggestion – en rapport avec l'étude du changement culturel.

II

Il est utile de souligner, d'abord, d'importantes convergences dans les propositions et orientations méthodologiques mises de l'avant dans les cinq textes de cette partie. On retrouve partout en effet le souci de situer le champ culturel dans une perspective très large qui octroie une sorte de priorité aux phénomènes de changement et de différenciation. Chez chacun, on perçoit aussi la conscience critique du chercheur, le « doute raisonnable » affiché à l'égard de ses choix et de sa pratique scientifiques. C'est là une leçon que les historiens d'aujourd'hui ont bien apprise de l'épistémologie et de la critique relativiste : il n'y a plus guère de place en notre communauté pour la connaissance naïve, les méthodologies « objectives », les concepts « neutres ». Dans trente ans, dans cinquante ans, nos héritiers verront si cette nouvelle vulgate fait partie elle aussi des frivolités du temps ou si elle appartient vraiment à une sorte de credo permanent, sans cesse restauré par la vigilance des savants. Enfin, toujours sur le chapitre des convergences, il convient sans doute de noter le rejet unanime des impérialismes disciplinaires, tout comme la volonté – concomitante – de s'affranchir des vieux déterminismes de l'économie, de l'écologie ou de la démographie. Au-delà, les démarches divergent, comme on s'y attend, en fonction des traditions et des conjonctures disciplinaires.

L'objectif de Jacques Mathieu est d'utiliser les ouvrages historiques sur Jacques Cartier « comme témoin et prétexte, comme lieu de

référence pour reconnaître [...] les grandes tendances et les charnières dans la production de sens en histoire au Québec». En gros, on serait en présence d'une trame historiographique en quatre temps: 1) une longue période de silence (jusqu'au début du XIX^e siècle); 2) une période faste (du premier tiers du XIX^e siècle jusqu'à la Révolution tranquille); 3) une mise en oubli après 1960; 4) une résurgence depuis 1980. Dans l'ensemble, le texte rend bien compte de ces tribulations de l'explorateur dans la mémoire de la postérité, en particulier l'essor du XIX^e siècle et le reflux des années 1960. On peut s'interroger toutefois sur le découpage chronologique, la période qui va du premier tiers du XIX^e siècle jusqu'à la Révolution tranquille paraissant bien longue; on soupçonne que le culte du héros n'y a peut-être pas été uniformément célébré. Par ailleurs, le réveil de la décennie 1980, comme événement historiographique, n'est pas aussi bien intégré que les mutations précédentes dans l'évolution socioculturelle du Québec – si l'on excepte les impératifs très pragmatiques du 450^e anniversaire! Enfin, les lecteurs ne seront pas tous convaincus sans doute de l'attachement que les Québécois auraient professé à l'endroit du découvreur, indépendamment de la propagande organisée par la culture savante, et qui ferait de Jacques Cartier un héros authentiquement populaire, selon Mathieu. À l'opposé, il aurait paru tout aussi plausible de présenter ce héros comme le produit exemplaire et quasi exclusif d'une construction savante proposée sinon imposée à l'imaginaire populaire, mais dont le rayonnement n'a guère débordé les manuels édifiants, les monuments historiques et la rhétorique des anniversaires.

Évoquant la tardive émergence de l'univers urbain comme thèse historiographique au Québec, Jean-Claude Robert passe en revue les problèmes de méthode auxquels ce nouveau chantier doit faire face. Avec raison, il se plaît à souligner la contradiction entre l'importance du fait urbain au Québec dès la fin du XIX^e siècle et le contenu résolument rural des représentations collectives élaborées et diffusées par les élites – ce qui nous ramène encore une fois au clivage culture savante/culture populaire. Mettant à profit des travaux récents, il s'emploie ensuite à présenter quelques pistes et matériaux pour l'étude de la culture urbaine montréalaise, en insistant sur la formation du paysage architectural. Faisant ici la part des inventions proprement

locales, il met également en relief l'hétérogénéité de ce paysage et les nombreux emprunts (britanniques, américains, français, etc.) qui l'ont nourri. Cette donnée est capitale. Elle montre qu'au-delà de leurs professions de foi officielles en faveur de la nation catholique et française, les élites n'étaient pas si captives de leur allégeance à la culture de la mère patrie. C'est là une autre figure de contradiction entre le discours officiel et la vie quotidienne. Par ailleurs, dans ce cas particulier, on se demande quelle est la place de la culture populaire ou, plus généralement, quelles sont les interactions entre les populations urbaines et les formes spatiales qui les entourent? Se peut-il que les paysages urbains soient le fait exclusif de la culture savante, l'invention populaire étant restreinte au domaine des perceptions et des usages (ou des pratiques)?

Ce genre de question est abordé au moins indirectement par Marcel Bélanger et Normand Séguin qui, par des voies différentes, militent en faveur d'une conception très riche et très souple des rapports à l'espace et de leur mise en forme dans une démarche pluridisciplinaire. Ici le rejet des cloisonnements et des déterminismes est on ne peut plus vigoureux et bienvenu. Le premier nous rappelle que le terrain où s'expriment les processus de construction d'une culture n'est pas un lieu harmonieux et prévisible, qu'il ressemble plutôt à « un champ de bataille », tant les facteurs, les acteurs et les projets qui s'entrecroisent y sont nombreux. Cette réflexion très dense, qui se veut une mise en garde contre les paradigmes réducteurs et déracinés, aurait cependant gagné à s'appuyer au départ sur quelques définitions de concepts ici fondamentaux (espace, terrain, contexte, territoire, etc.). Quant à Normand Séguin, se situant dans une perspective géographique élargie, il propose d'adapter le modèle de la territorialité (de Raffestin) à l'étude du changement culturel, dans la mesure où ce modèle satisfait à quelques exigences posées comme essentielles, parmi lesquelles: saisie globale des transformations, sensibilité à la diversité des intervenants et des interactions de tous ordres, interdisciplinarité. En fait, le lecteur se voit proposer une vision spatialisée des changements sociaux et culturels qui donne sur plusieurs axes, chacun étant animé par « des forces divergentes et convergentes ». Ainsi l'aire du changement socioculturel recouvrirait une multiplicité de « territorialités » (économie, langue, habitat, etc.)

« qui se recourent et s'imbriquent, entremêlant ou juxtaposant des groupes et des communautés que distingue leur inscription dans le paysage ». Le modèle permettrait ainsi d'appréhender la vie de relations, dans son acception la plus large (incluant la diffusion culturelle, les rites de sociabilité), les rapports de pouvoir et toutes les liaisons ou médiations horizontales ou verticales entre groupes, organisations, institutions étatiques et autres. À ce point toutefois, on se demande si la démarche ne perd pas en précision et en efficacité méthodologique ce qu'elle gagne en étendue. À tort ou à raison, on a le sentiment que la territorialité se propose discrètement comme substitut aux grands modèles qui nous viennent ordinairement de la sociologie – en somme, que l'espace prend peut-être trop de place, si l'on peut dire, dans cette perspective d'une étude du changement socioculturel largement affranchie des voies de la géographie traditionnelle.

Enfin, Hubert Watelet étudie la formation du paradigme qui a servi de fondement à la démarche historique incarnée par le mouvement des *Annales ESC* en France. Il conduit son analyse sur un arrière-plan épistémologique très large qui lui permet de confronter sciences humaines et sciences naturelles en tant que les unes et les autres représentent deux manières fort différentes de mettre en forme la connaissance scientifique à partir de la culture. On devine que la question du déterminisme est ici centrale; c'est en effet sur ce terrain que les fondateurs des *Annales* ont formulé avec force leurs premières revendications¹. Le débat a du reste pris racine au sein de la science historique elle-même, où il a opposé les tenants du qualitatif à ceux du quantitatif. Du coup, on s'avise que cette querelle n'a pas eu lieu au sein des historiens québécois, alors même qu'elle demeure encore vive en France et plus encore aux États-Unis. Aurions-nous esquivé un débat de fond? À propos des *Annales* toujours, Hubert Watelet parle d'un paradigme global (au sens d'un ensemble de croyances et de valeurs fondamentales), en plus d'un paradigme d'orientation. On peut s'en surprendre. À partir de l'orientation « possibiliste » où il est permis de reconnaître un mode particulier d'insertion de l'homme de la nature, y a-t-il vraiment un paradigme global chez les animateurs

1. Watelet rappelle à ce propos la belle phrase de Lucien Febvre: « Des nécessités, nulle part. Des possibilités partout » (*La terre et l'évolution humaine*).

des *Annales*? Convenons que s'il y a vraiment ici vision du monde, elle demeure encore assez peu explicite et certainement inorganisée².

III

Les essais qui viennent d'être évoqués, et plus encore peut-être celui d'Hubert Watelet, attirent l'attention sur les rapports entre culture et connaissance scientifique, et en particulier sur la façon dont celle-ci se construit à partir de celle-là tout en continuant d'en faire partie. Ce dernier énoncé, un peu paradoxal, trahit une fois de plus l'ambiguïté qui persiste autour de la notion de culture. En fait, celle-ci est ordinairement définie par rapport tantôt à ce qui inspire les comportements (au sens le plus large du terme, allant de la création artistique et littéraire au vêtement et à l'alimentation) et tantôt aux formes qu'ils prennent; ou, en d'autres mots, tantôt aux facteurs déclencheurs, aux ressorts, tantôt à ce qui en découle. Ainsi, l'ethnologie enveloppe tout aussi bien l'étude des croyances, des valeurs, des tabous et des visions du monde que celle de la culture matérielle, des rites, des contes et des savoirs. Il est pourtant manifeste que tous ces objets n'appartiennent pas aux mêmes dimensions de la culture. Il est certain aussi qu'ils ne doivent pas être traités sur le même pied. En général, on cherche à connaître les premiers à travers les autres, comme par inférence. En outre, les modalités (chronologiques, circonstanciées et autres) du changement sont sans doute très différentes d'une dimension à l'autre: pensons à l'évolution des formes prises par le rite, par opposition aux significations profondes dont il peut être porteur; dans le même sens, pensons aux changements qui surviennent dans le mythe, la pensée, le langage, l'esthétique, etc.

Il y a peut-être place ici à une distinction utile entre ce que nous appellerons la culture instituante (ou informante), qui n'est appréhendée qu'indirectement, et la culture instituée ou formalisée. Le tableau ci-contre caractérise sommairement ces deux types de conte-

2. Sur le même sujet et du même auteur, voir aussi « Et que suggère une comparaison de l'histoire et de la physique? », *Carrefour. Revue de réflexion interdisciplinaire*, 8, 2-9, 1, 1988, p. 141-154.

ÉLÉMENTS DE LA CULTURE...

Instituante	Instituée
Valeurs	Culture matérielle
Croyances, sacré	(vêtement, mobilier, architecture, etc.)
Représentations, visions du monde	Traditions, coutumes
Significations	(rites, mythes, contes, chansons, etc.)
Perceptions	Culte
(identité, altérité, etc.)	Langage
Sentiments collectifs	Production artistique et littéraire
(peurs, tabous, appartenances, etc.)	Savoirs
	Idéologies
	Normes, modèles de conduite
	Symboles (publics)

nus³. Il faut souligner que cette distinction (ou ce clivage) n'évoque que l'un des nombreux aspects de l'univers très vaste de la culture, qui laisse place à bien d'autres clivages familiers (savante/populaire, vécue/apprise, orale/écrite, privée/publique, etc.). Mais dans la perspective des recherches sur le changement culturel, elle s'impose comme une précaution indispensable. On le voit bien lorsqu'il s'agit de clarifier les rapports entre le rite et le sens qu'il est censé véhiculer. En réalité, l'un et l'autre en viennent souvent à évoluer dans des univers quasi autonomes : passée l'époque des origines, tout se déroule comme si le rite se délestait du sens qui l'a fait naître, pour être désormais pris en charge et en quelque sorte banalisé par les impératifs d'une sociabilité répétitive, stéréotypée. Il en va de même avec les identités régionales : quelle que soit leur intensité, elles coïncident rarement avec les découpages spatiaux que dessinent de leur côté les objets relevant de la culture instituée (aires de diffusion de modes vestimentaires et architecturales, de formes dialectales et coutumières, etc.). Encore une fois, la culture instituante et la culture instituée

3. Nous ne prétendons pas que la distinction proposée ici est nouvelle. Elle recoupe de près, par exemple, des thèmes longuement explorés par Fernand Dumont dans ses travaux sur l'épistémologie des sciences humaines. De son côté, le géographe Marcel Bélanger en parlait implicitement lorsqu'il évoquait la « culture initiatrice » dans l'un des séminaires de la CEFAN dont ce livre est issu.

procèdent de dynamiques différentes dont il importe de rendre compte séparément.

Ce n'est pas à dire toutefois qu'elles soient sans relations, loin de là ; c'est peut-être précisément l'objet principal de l'histoire culturelle que de les démêler afin de mettre au jour les diverses temporalités du changement.